

Buffet froid

La peau que j'habite de Pedro Almodóvar, Espagne, 2011, 116 minutes

Gilles Marsolais

Number 153, September 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65070ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2011). Review of [*Buffet froid / La peau que j'habite* de Pedro Almodóvar, Espagne, 2011, 116 minutes]. *24 images*, (153), 42–42.

La peau que j'habite de Pedro Almodóvar

Buffet froid

par Gilles Marsolais

Manifestement, Pedro Almodóvar s'est fait plaisir en adaptant librement le roman de Thierry Jonquet, *Mygale*, qui relève autant de la science-fiction que du polar. Il aborde son sujet avec un humour froid, pince-sans-rire, qui pourra décontenancer certains spectateurs, mais ce n'est pas une raison pour boudier son plaisir, malgré quelques réserves.



Une fois de plus, Pedro Almodóvar bouscule la temporalité en exploitant le procédé du flash-back en abyme, récurrent ici, afin de mieux jouer avec nos perceptions, mais il le fait au prix d'une certaine confusion au point de vue du récit. Dans ce film axé à nouveau sur la quête d'identité (doit-on s'en étonner?), Almodóvar s'adonne à son plaisir coupable d'une façon diabolique, en se substituant en quelque sorte au personnage central du docteur auprès du spectateur qui devient cobaye à son tour entre ses mains. Donc, une fois de plus chez Almodóvar, l'histoire semble compliquée, alors qu'elle est relativement simple une fois qu'on en a compris l'assemblage et comblé les vides.

La peau que j'habite est avant tout une histoire de vengeance extrême. Après avoir mis au point, au prix d'une manipulation génétique, une peau à l'épreuve de toute forme d'agression, un éminent chirurgien décide d'exercer sa vengeance en transformant le meurtrier de sa fille en cobaye de ses expérimentations médicales. À cette seule évocation, les références cinéphiliques se bousculent, à commencer par *Les yeux sans visage* de Franju, alors que l'ombre de Frankenstein se profile en retrait. Mais Pedro Almodóvar évite soigneusement tant le *gore* que le fantastique, ainsi que toutes ces références distrayantes, pour tenter d'imposer son propre style,

jusque-là aisément identifiable, tout en privilégiant la piste de lecture propre au thriller.

Point de mélo ici, donc. Comme si Almodóvar tournait la page sur le passé. Son regard se fait clinicien. À la mesure du personnage de Robert, chirurgien et psychopathe qui se substitue à Dieu et à son pouvoir de créer un nouvel être. Ce nouvel être, c'est Vera, que l'on retrouve sans façon affublée d'une « seconde » peau (un justaucorps, à prendre ou à laisser) pendant une réclusion forcée de plusieurs années. Mais cette nouvelle peau que Vera « habite », grâce à sa résilience, n'entraîne pas forcément un changement d'identité du personnage, ce qui oblige le chirurgien à pousser plus avant ses expérimentations... jusqu'à la punition ultime, le changement de sexe ! Chez Almodóvar, on le sait, les personnages sont rarement ceux que l'on croit qu'ils sont : ici, la servante complice se révèle être la mère de Robert (voire de deux monstres), Zeca « le tigre » un frère inconnu qui prend Vera pour une autre, alors que Vicente devient Vera, dont le visage est la réplique parfaite de l'épouse jadis atrocement défigurée et disparue de façon tragique (cf. *Rebecca*, d'Alfred Hitchcock).

La façon dont Almodóvar aborde ces questions n'est pas sans évoquer l'univers de Buñuel par moments, mais en moins flamboyant, avec une sobriété voulue, voire avec un humour à froid parfois déconcertant. Ce qui tranche avec la conclusion, qui accumule volontairement les situations cocasses (l'épisode de la robe, la fuite et les assassinats carabinés) comme un gros clin d'œil complice, mais facile et ringard, juste avant que Vicente/Vera ne revendique sa véritable identité. En somme, dans *La peau que j'habite*, on est loin de la luxuriance mélodramatique de *Parle avec elle* (2001), où Elena Anaya faisait une brève apparition. Le cinéaste trouvera-t-il sa personnalité dans l'exploration de cette nouvelle piste qu'il entend suivre ? Ça reste à voir.

Incidemment, par contre, la fonction autoréférentielle du retour d'Antonio Banderas (depuis *Attache-moi!* en 1990) dans l'univers d'Almodóvar s'effectue d'une façon particulièrement réussie, par sa retenue, mais non sans ironie, en frappant d'interdit son image de séducteur, puisque son rôle lui commande de ne manifester aucune empathie envers ses victimes, de ne laisser échapper ni sourire ni rictus. Partant, en réduisant son personnage à un archétype, Almodóvar évacue le symbole sexuel que l'acteur représentait jusque-là. Ici, le pauvre Prométhée ne peut profiter de sa création (un homme qu'il a transformé en femme superbe qui se rebelle) : tout au plus doit-il se contenter de caresser, le plus souvent du regard, l'objet de son désir ! Le docteur Almodóvar a-t-il déniché le cobaye qui lui permettra de repartir sur une nouvelle lancée ?

Espagne, 2011. Ré., scé. et dial. : Pedro Almodóvar. Ph. : José Luis Alcaine. Mont. : José Salcedo. Mus. : Alberto Iglesias. Int. : Antonio Banderas, Elena Anaya, Marisa Paredes, Jan Cornet. 116 minutes.